

Enfance et Jeunesse

« On n'était pas contre l'Allemagne mais on était contre Hitler »

Philippe Toureille est né le 22 février 1921 à Fosses Baleyssac en Gironde, de parents instituteurs. Il a vécu son début de scolarité à Cudos en Gironde où est né son frère cadet, Henri, qui avait trois ans de moins que lui. A l'âge de 11 ans, il est venu sur Bordeaux pour entrer en sixième au lycée. Comme son père, Philippe est contre Hitler. Déjà au lycée, lui et ses camarades avaient conscience de ce qu'il se passait en Allemagne, et aujourd'hui il souligne : « On n'était pas contre l'Allemagne mais on était contre Hitler ». Il a appris l'allemand au lycée où il a passé son bac en 1939.



Les Allemands arrivent

Quand les Allemands arrivent à Bordeaux, Philippe Toureille décide de ne pas rester et de partir à tandem avec son frère à Montpellier en zone libre, où ils ont un oncle et une tante. Philippe y commence un préparatoire de PCB (Physique, Chimie, Biologie) qui l'amène à entreprendre des études de médecine. Après probablement deux ans d'études, il rejoint les Chantiers de jeunesse, une organisation créée le 30 juillet 1940 par le gouvernement de Vichy. Elle s'est fixée pour but d'encadrer la jeunesse française. Quand il apprend, au mois d'août 1943, la mort de son père, il rentre à Bordeaux dans sa famille. Son père mourut très jeune à l'âge de 48 ans. Des problèmes administratifs ne l'empêchent pas de continuer ses études de médecine à Bordeaux.

La Résistance

A petit niveau, Philippe Toureille est resté dans la Résistance pendant tout le temps. Il travaille surtout dans le renseignement. Il renseigne les Anglais sur les actions des Allemands.

A Bordeaux il travaille pour le réseau Gallia qui est un réseau local de renseignement. Il devient le patron local du réseau, étant responsable du transfert des informations à un agent, Luc, qui les passe à Londres.

Arrestation

Le 22 juillet 1944, il doit rencontrer un nouvel agent, Lambert, en vue du travail dans le réseau Gallia. Mais cet agent a été arrêté auparavant, et il a parlé. Donc, quand Toureille arrive à la place des Quinconces, où ils avaient rendez-vous, Lambert s'y trouve, et en plus des hommes de la Gestapo qui l'arrêtent immédiatement.

Après son arrestation, il est emmené au Fort du Hâ, la prison centrale de la région de Bordeaux, où il est interrogé par les Allemands. Ceux-ci veulent savoir qui est le patron du réseau, nommé Cornichon. « Son jeune âge le sauve », car les Allemands n'imaginent pas que Philippe puisse être ce patron qu'ils recherchent. Ils arrêtent les interrogatoires et, le 5 août Toureille apprend qu'il est condamné à mort. Cependant le sort en décide autrement : il est embarqué dans le Train fantôme le 9 août 1944.

Le Train fantôme

Bordeaux – Toulouse

Le transport des prisonniers du Fort du Hâ jusqu'à la Gare St. Jean se fait en camion. Les détenus sont mis contre le mur de la gare et surveillés péniblement par les Allemands. Après avoir attendu des heures dans un espace en plein soleil, ils doivent monter dans les wagons de ce dernier convoi de déportés à quitter Bordeaux. Dans les wagons à bestiaux construits pour « huit chevaux en long ou quarante hommes debout » se trouvent à ce moment-là à peu près 80 prisonniers. Philippe Toureille est parmi eux, il se trouve dans le dernier wagon. Pendant toute la nuit, le train reste en gare sur une voie de garage. La situation est tragique: en même temps que le train part le matin du 10 août, les dernières troupes d'occupation et la Gestapo de Bordeaux se préparent à évacuer leurs lieux, les Allemands ne quittent finalement Bordeaux que 18 jours après. Philippe Toureille, connaissant bien la ligne Bordeaux-Toulouse, reconnaît que le train prend la direction vers Montpellier. Les détenus sont tous debout, ce qui devient de plus en plus impossible pour les personnes âgées. Ils souffrent de soif et de fatigue. La petite lucarne est la seule possibilité d'aération et tout le monde essaye de se placer au plus près de celle-ci. Ils souffrent physiquement et commencent à vraiment souffrir psychiquement et moralement.

Avec eux il y a un certain Pineberg, imprimeur d'Arcachon, qui commence à organiser la vie dans le wagon. A ce moment-là le problème le plus aigu est la soif. M. Toureille se souvient que « nos bouches sèches en devenaient douloureuses ». Les besoins naturels posent un autre problème. Une des gamelles est utilisée comme toilettes.

Toulouse – Nîmes L'histoire de la femme basque

Après un arrêt court à Toulouse ils passent au quartier où habitent les grands-parents de Toureille. Il jette un bout de papier devant la maison de vieux amis à lui, mais rien ne fut trouvé.

Avant Nîmes, le train s'arrête et les Allemands ouvrent les portes. Un camarade de son wagon demande à Philippe Toureille, qui sait parler allemand, de demander aux gardiens s'il peut voir sa femme, qui se trouve dans un autre wagon du train. Toureille essaye, mais cela provoque une réaction négative et brutale. Pourtant, un instant plus tard, un gardien lui dit « Va voir ta femme ». Toureille essaye de lui faire comprendre qu'il ne s'agit pas de lui-même, mais de son copain et ensuite le gardien dit : « Il ira après ». Donc ils vont voir « leurs femmes » tous les deux. Toureille descend du wagon et il dit à la femme de son camarade que celui-ci va venir la voir. Toureille entre-temps s'adresse à une jolie basquaise et passe quelques minutes à l'air frais avec elle. Sa fille se souvient : « Il disait que c'était ça qui lui avait sauvé la vie ».

Nîmes - Sorgues

Par Nîmes le train se dirige vers Remoulins, où il arrive le 13 août à 5 heures du matin. Il ne repartira que le 17 août. Toureille constate que les Allemands deviennent de plus en plus nerveux. Le 15 août les Alliés débarquent en Provence. L'espoir monte à la suite de ces nouvelles, les gardiens sont « paniqués ». Pendant ces 5 jours les détenus ont droit à quelques sorties à but hygiénique où Toureille arrive une fois à ramener une brassée de fenouil. Ils reçoivent des rations de pain et d'eau rares et très maigres.

A Remoulins, il y a la première victime du Train fantôme. C'est le directeur de la Banque de France à Arcachon, Léon Cigaroa, mort de soif et de faiblesse. Dans le wagon de Philippe Toureille, le moral en prend un sacré coup car les Arcachonnais sont désespérés.

Il s'efforcerait sur une technique d'évasion : ils veulent enlever des planches du fond du wagon pour se laisser glisser sur la voie entre les rails quand le train roulerait lentement. Mais les Allemands découvrent leur tentative d'évasion et tous les détenus de ce wagon sont transférés dans un autre wagon au sol métallique. Plus tard, des tentatives comparables réussissent dans un autre wagon.

Dans la soirée du 17 août, l'odyssée du Train fantôme continue. A la mi-août, le train s'arrête en gare de Roquemaure, sur le bord du Rhône. Philippe Toureille se souvient que l'arrêt est très court. La plupart des ponts sont détruits, la voie coupée. C'est au matin du 18 août que les Allemands commencent à évacuer le train. Ils ordonnent aux déportés de descendre sous surveillance militaire très sérieuse. Ils leur font prendre leurs bagages et la file des déportés se mettent en route, à pied, sous le soleil brûlant, sans rien à manger ni à boire.

Philippe Toureille porte un grand sac à dos qui le faisait déjà avancer difficilement, et en plus, lui et ses camarades prennent « à tour de rôle le bâton sur lequel nous portions un de nos camarades qui ne pouvait pas marcher ». Pas seulement pour Philippe Toureille cette marche sous un soleil de feu est une des parties les plus terribles de leur voyage.

Ils traversent le Rhône par un pont de bois avec plein de trous causés par les bombardements. Ce pont est le seul de ce côté et il va être détruit par les Alliés le lendemain. Par Châteauneuf-du-Pape où les Allemands font rentrer les habitants dans leurs maisons violemment, ils arrivent à Sorgues, une petite ville qui est à 10 kilomètres d'Avignon. Un autre train les attend près de la gare de Sorgues, composé de wagons à bestiaux, tout semblable aux derniers.

Les hommes et surtout les femmes de Sorgues leur passent des cagots de fruits, de tomates, leur donnent de l'eau à pleins seaux. Ces personnes leur donnent à boire et à manger et cela malgré le danger que leur action peut représenter pour elles. Ce spectacle crée un désordre qui provoque beaucoup d'évasions. Philippe Toureille avec des camarades de wagon, a aussi une idée : des cagots sous le bras, ils vont essayer de s'enfuir en faisant semblant d'être du village. Les deux premiers arrivent à passer, puis c'est le tour de Toureille. Mais un autre fuyard, Sansevin, passe en même temps et se fait repérer par son blouson de cuir des Chantiers de jeunesse et la chasse à l'homme s'organise derrière lui. Il saute dans des orties très hautes et il réussit donc à s'échapper. Toureille, qui n'est pas lavé, pas rasé depuis le début du mois se fait repérer facilement et donc il est ramené à son groupe.

Sorgues - Dachau

Dans la nuit, le train repart vers Lyon. Il roule très lentement comme hésitant jusqu'à Pierrelatte, où le train est mitraillé par des avions alliés, sans que les déportés puissent sortir des wagons. Les déportés se jettent vers le fond du wagon, certains agitent des chiffons bleus, blancs ou rouges pour signaler qu'il s'agit d'un train de déportation. Dans le wagon de Philippe Toureille, il n'y a pas de blessés, comme c'est le cas dans les autres wagons : deux hommes par wagon doivent sortir les blessés et les morts. La locomotive est totalement inutilisable mais l'espoir de rester sur place s'éteint quand arrive une autre locomotive récupérée un peu par hasard en gare de Pierrelatte.

Un nouveau départ les conduit donc à Valence, où ils sont ravitaillés par la Croix-Rouge. Un copain de Toureille lui fait un rasage et celui-ci ose encore une tentative d'évasion. Pendant une sortie pour aller aux toilettes, il arrive à s'échapper et se dirige vers une sortie au fond de la gare. Tout à coup, il se retrouve nez à nez avec un garde voies français, à sa vue il recule. Dans le train, il regrette son geste quand il apprend que cet homme fait partie de la Résistance.

De la suite de ce trajet, Philippe Toureille n'a pas gardé beaucoup de souvenirs. Le souvenir suivant qui lui reste est l'arrêt dans une gare sombre dans la nuit, où, ouvrant les yeux, Toureille voit le nom de « DACHAU ».

Dachau

L'arrivée à Dachau

A l'arrivée à Dachau, les portes du train s'ouvrent et les déportés se voient face à des SS, porteurs d'écussons à tête de mort, et flanqués de chiens en laisse. Sortis brutalement des wagons, les déportés marchent regroupés en rangs par cinq ou six sur une longue file jusqu'au camp. Dans le camp, ils restent sur la grande place d'appels pendant des heures. Au total ce sont 536 personnes, dont 63 femmes, qui sont enregistrées à Dachau ce jour du 28 août 1944. Le souvenir qu'a gardé Philippe Toureille est que « simplement, on était là, en masse ». Finalement les déportés sont répartis dans des baraques, et, pour Philippe Toureille et ses camarades, la vie au block 21 commence.

Vie au block

Le 21 est un « block de quarantaine », donc un block fermé. Pendant l'appel qui a lieu tôt le matin les détenus attendent souvent des heures à seul fin d'être compté et recompté. Même quand « il gelait, il neigeait, il pleuvait, il faisait beau, on était là », se souvient Philippe Toureille. Les journées passent sans aucune activité dans les blocks fermés, les déportés n'ont pas le droit de sortir du block et donc ne vont pas travailler. Vers midi et le soir ils reçoivent une « soupe », un liquide où nagent quelques restes de carottes ou de rutabagas. Après la soupe du soir, qui sera plus tard remplacée par un petit rond de « saucissons », ils doivent supporter une nouvelle séance d'appel.

Philippe Toureille, étant étudiant en médecine assure les fonctions d'infirmier au block. René Lafond, un de ses amis, a une morsure de chien causée par les SS à leur arrivée et Toureille lui fait un pansement à l'aide de rouleaux de papier crépon, genre papier hygiénique.

Le 9 septembre, un transport vers le camp de Mauthausen part et emmène une partie des déportés du Train fantôme. Mais d'autres déportés arrivent peu après, des Français et des Tziganes. A ce moment-là la population du block est victime d'une véritable invasion de poux dont la conséquence est que beaucoup de détenus attrapent la gale.

Un jour, René Lafond ayant un peu de fièvre, demande à Philippe Toureille, qui est en train de réunir un groupe de malades, de le présenter à l'infirmier. Toureille lui fait remarquer que sa fièvre n'est pas alarmante mais, sachant qu'il ne serait pas accepté à l'infirmier, il l'y conduit quand même. Comme prévu, Lafond est refoulé vers le groupe des non-acceptés. Mais Toureille, profitant d'un moment de flottement, se précipite vers lui en l'insultant et le repousse brutalement dans le groupe des malades admis.

Travail au « Revier »

Au Revier (l'infirmier) du camp de Dachau la situation du personnel est grave. A partir de 1942, la situation commence à s'améliorer, parce que, vu le nombre croissant de malades, les Allemands admettent, de plus en plus, que des déportés ayant des connaissances médicales travaillent au Revier, ce qui était interdit auparavant. Le fait d'être arrivé en 1944 et d'être étudiant en médecine, et en plus un coup du hasard, font donc que Philippe Toureille peut travailler au Revier.

Toureille est employé comme garde-malade au block 13 où il se retrouve avec des tuberculeux. Il se destine « au milieu de ce tableau de fin du monde ». Un jour, Toureille rencontre René Lafond et lui propose de venir chercher de la soupe qui restait constamment dans le block 13 parce que beaucoup de malades n'étaient même plus capables de se nourrir. Pendant trois jours René Lafond profite de ces rations de soupe supplémentaires. Mais ayant été interpellé par deux docteurs il ne peut plus revenir dans ce lieu interdit à cause des risques de contagion.

Puis Philippe Toureille travaille au block opératoire. Dans la salle d'opération bien équipée, il voit opérer des coiffeurs et des bouchers. Il assiste aux opérations et retrouve ainsi René Lafond. Celui-ci a survécu à de nombreuses maladies, comme la bronchite et la pleurite, et se retrouve devant la salle d'opération à cause d'une main enflammée et enflée. Toureille lui pose beaucoup de questions, mais René n'a pas assez de forces pour répondre. Toureille lui explique qu'il travaille dans cette salle d'opération et que par conséquent il assistera à l'opération de sa main qui est dans un état grave. Comme l'anesthésie se pratiquait rarement, Toureille lui propose de lui mettre le masque de chloroforme sans demander l'autorisation du chirurgien. Il lui dit de respirer fort car le chirurgien hongrois brutal et peu compétent risquait de ne pas être d'accord. L'opération se passe donc comme prévu. René Lafond se réveille et comme il a vomis à la suite de l'opération, Philippe lui donne une couverture et le sort de la salle, pour le protéger de la réaction du chirurgien.

Enfin, le fait qu'il a travaillé dans la salle d'opération lui donnait la possibilité de faire beaucoup de bien. Il a aidé René Lafond mais aussi d'autres déportés, notamment Xavier de Bouventbarbe, qu'il a opéré d'un abcès au cerveau.

Libération

Le 29 avril 1945, le camp de Dachau est libéré par les Américains. Bien que les déportés n'aient pas le droit de sortir du camp à cause des épidémies, notamment le typhus, Philippe Toureille arrive à sortir avant les autres. Il a la chance de sortir officiellement avec un déporté qui est l'oncle d'un officier français.

« Tu retrouves ta famille, tu te retrouves chez toi »

Revenu de Dachau, il pèse 39 kilos à son arrivée à Paris. Il y reste quelques jours, puis rentre chez lui, chez sa mère et son frère. La famille l'aide beaucoup à se réintégrer. Sa vie enfin devient « normale ». Il termine ses études de médecine et épouse sa voisine, Madeleine Phelipon. Ils ont une fille, Héléne Toureille (épouse Fossoux). Dans les années 80, il revient à Dachau avec sa femme, Philippe Toureille accepte la présidence de l'Amicale des Anciens de Gallia, son réseau de Résistance, et il est rédacteur en chef du journal de l'amicale « Forces Françaises Combattantes » pour un certain temps. Il s'engage aussi dans l'amicale des anciens de Dachau.



Zur Erstellung dieser Biographie habe ich, Tamara Seybold, im Sommer 2004 ein Interview mit Philippe Toureille geführt. Abgesehen von diesem Interview habe ich noch weitere schriftliche Quellen von ihm und seiner Töchter erhalten. Auch habe ich einen großen Teil der hier dargestellten Informationen René Lafond zu verdanken, der seine Erinnerungen in dem Buch "De la Gestapo bordelaise au block 30 à Dachau par le Train Fantôme" niederschrieb.